

Le chef d'orchestre

“ Et c'est en cela voyez-vous, que je parlais de l'élégance inutile de l'appogiature.

Mais pour revenir à votre question, j'y répondrais en vous disant de la manière la plus simple, que de me retrouver à la tête d'un des orchestres les plus prestigieux au monde est une chose inouïe. Mon parcours, musical et artistique, me rend justice. Mais tout de même, l'estrade. Il faut s'en souvenir. L'estrade a été autrefois le piédestal, le Sockel de Karajan, et même plus récemment celui de Claudio Abbado - pour ne citer qu'eux.

Au tout début de ma carrière, vers 65 je crois, alors à la tête du London Symphony Orchestra, j'avais eu l'opportunité de diriger Elisabeth Schwarzkopf dans les *Vier Letzte Lieder*. A la fin du concert, alors même que nous n'avions pas encore quitté la scène, elle s'était adressée à moi de façon prémonitoire, voyez-vous. Elle m'avait glissé «Un jour le Berliner Philharmoniker sera pour vous ». Me voici donc, Chère Elisabeth. Divine.

Je veux d'ailleurs renforcer le répertoire de l'orchestre avec des oeuvres vocales, je pense à des partitions pour solistes bien entendu, mais surtout chorales. Comprenez-vous, élargir notre répertoire permet de toucher un public plus large, mais c'est aussi une question de goût personnel. Sans vouloir ennuyer vos auditeurs avec mes souvenirs d'enfance, permettez que je vous en dise quelques mots. Ils vous éclaireront sur ces choix, n'est-ce pas.

Mes premières expériences musicales étaient vocales. Nous avions à l'école de Freudensstadt, où j'ai grandi, un petit chœur de garçons et nous préparions toujours quelques oeuvres religieuses pour les moments importants de l'année : un oratorio pour Noël, ou dans le Temps pascal une cantate. La trente et une par exemple : *Der Himmel lacht, die Erde jubiliert*.

Quand l'oeuvre s'y prêtait, on me proposait de chanter certains passages en tant que soliste. J'avais un joli soprano. Et j'adorais l'effet que produisait ma voix sur le public, galvanisant. En grandissant elle n'a pas gardé ses qualités premières et je me suis dirigé vers l'étude du piano puis vers la direction orchestrale.

D'ailleurs, je voudrais dire quelques mots à propos du concert ce soir. Et m'adresser, par la biais de votre émission, à l'un des membres du chœur. Je ne sais pas s'il est à l'écoute.

Voilà, la semaine qui vient de s'écouler a permis de préparer ce concert d'ouverture. Dans un premier temps, nous avons travaillé les parties orchestrales, puis les parties vocales. Nous n'avons eu que trois répétitions en tutti, mais il m'a fallu celle d'hier soir, la générale, pour m'apercevoir de la présence de cet homme dans les gradins situés face à moi, dans le chœur. Dans le chœur, voyez-vous.

Vous savez, c'est difficile d'approcher les gens de manière personnelle dans ces moments de travail. L'intensité et la concentration ne vous le permettent pas. Je crois toutefois savoir qu'il s'appelle Damian Pietchinsky, car j'ai surpris quelques discussions entre chanteurs au moment de la pause - qui n'en est jamais une pour moi, il y a toujours mille petites choses à régler - et quelqu'un l'a appelé Damian. Dans le programme figurent aussi les noms des choristes et il y a effectivement le prénom de Damian inscrit dans le pupitre des basses. Damian Pietchinsky.

Damian si vous m'écoutez, voilà : en trente ans de carrière, jamais, entendez-vous, jamais je n'ai lâché ma baguette de direction. Aucune de toutes celles que j'ai eues ne s'était encore dérobée à moi, ni la trente-cinq, ni la quarante et même pas la quarante-sept centimètres dont j'appréciais peu le pommeau de marbre d'ailleurs. Aucune d'entre toutes ne m'a échappé. Brückner, Beethoven, Stravinsky, Mahler ou Strauss - Richard bien entendu. Et que dire de

Wagner qui aurait pu, manu militari, me l'arracher cette baguette. Même devant ces Titans qui ont fait trembler le XIXème siècle et son suivant, ma baguette m'a suivie dans un corps à corps fidèle et sans faille. Mais hier soir, j'ai lâché ma baguette au moment où j'ai vu votre visage dans la foule des choristes.

Entre l'en face et le tout au fond de moi, s'est alors enclenché un mouvement circulaire fait d'allers et de retours incessants, creusant ainsi une galerie invisible et secrète, un passage d'abord hésitant et incertain. Puis j'ai senti dans mon corps un creux affirmé, un trou, et enfin un gouffre. Une faim immense venait d'occuper mon ventre. Damian Pietchinsky, vous êtes une oeuvre totale destinée à combler cette faim.

Votre présence face à moi a réveillé l'enfant qui sommeillait en moi. Les traits de votre visage, autoritaires, et votre chevelure, épaisse et noire, m'ont renvoyés à la figure de mon père qui m'a aimé sans compter. Vous voir c'est le revoir. Vous regarder c'est le garder.

Damian Pietchinsky, si vous êtes à l'écoute, sachez qu'à un moment donné, alors que nous étions déjà très engagés dans l'Agnus Dei, j'ai entendu votre voix se détacher du magma orchestral. Comme un velours sombre soulevé par un vent chaud et inattendu. Un vent qui pousse à la vigilance, car on pressent qu'il va bousculer. Ainsi, vos vocalises suspendues au-dessus du tout, en chromatismes de bleus et de gris, de ceux qui logent les sous-bois de la Forêt-Noire, et bien je les ai senties soudain fondre vers moi. Cette déflagration de notes sortant de votre gorge s'est écoulee dans ma gorge. Liquide chaud, rond, doux. Presque douloureux.

Damian, si vous m'écoutez, sachez que je n'écoutais plus rien. Je vous explorais et vous m'exploriez aussi sans le savoir. Votre manière de bouger votre bouche sur ces mots projetés

vers moi, vos lèvres d'ailleurs plus que votre bouche, exprimaient tant de paradoxes : force, détermination, fermeté, dureté, élévation. Mais aussi, langueur et retenue, comme le flux lent et épais d'un fleuve large et magistral.

Réalisant ce qui me traversait, j'ai été pris de panique. Comme, comme oui comme le Delta du Danube, c'est ça, comme un delta, je me suis senti divisé. J'ai senti mon coeur implorer sous la vitesse infernale de ses propres battements. Ma baguette a survolé les contrebassistes et l'orchestre s'est tu. Le temps de récupérer l'objet, j'ai pu observer de l'inquiétude dans les regards. Mais je me suis ressaisi, bien que le liquide continuait à explorer mon conduit intérieur et que sa chaleur commençait à s'imposer nettement dans mon ventre.

Je me suis concentré sur les indications de la partition. Con brio. Vivace ma non troppo. Subito piano. Ad libitum. Ad libitum, Damian : «jusqu'à ce que l'on soit pleinement satisfait, à volonté». C'est ainsi que l'on traduit cette expression latine. A volonté. J'ai alors relancé l'orchestre et le chœur à volonté : page cent quarante-sept mesure douze. Reprise une fois deux fois trois fois. Les regards devenaient toujours plus interrogateurs et le son traduisait à mesure la fatigue des musiciens. Le chœur perdait de sa puissance. Alors d'un geste brouillon, j'ai interrompu la répétition, et j'ai quitté la salle.

Comprenez-vous, j'ai d'abord envisagé l'annulation du concert de ce soir, de peur qu'au moment de lancer la première mesure, je ne me retrouve dans un état tel, qu'il me serait impossible d'assumer la direction de cet oeuvre jusqu'au bout. Mais au nom de tous les chefs qui m'ont précédés, au nom de la confiance que me témoignent les musiciens et le public, au nom de la musique tout simplement, je me dois maintenant d'appriivoiser sans faille aucune cette nouvelle battue, je veux dire, ce nouveau battement de cœur. ”

Sibylle Monney